J'avais entendu, a-t-elle répondu, roucouler ces tourtereaux en passant devant moi. Comme il n'avait semblé que la demoiselle me regardait, j'ai frappé dans un accès de colère.

A la même heure, un sieur Voignier, mécanicien, demeurant chez ses parents, rue de Charonne, revenait d'un bal, rue des Gravilliers, en compagnie d'une nommée Marie Laurent, blanchisseuse, âgée de vingt-deux ans, demeurant rue Quincampoix, avec laquelle il entretenait depuis longtemps des relations.

Marie donnait le bras à Voignier, qu'elle suppliait de venir vivre en commun avec elle. Tout à coup, comme ils arrivaient rue Béranger, des cris : « Au secours ! A l'assassin ! » se firent entendre.

Les agents accourus ramassèrent bientôt la blanchisseuse qui gisait sur le trottoir, la poitrine troncée de trois coups de couteau.

Marie Laurent a été transportée mourante à Saint-Louis, où malgré son état de faiblesse, elle a pu désigner Voignier comme son meurtrier.

Celui-ci, arrêté hier matin, nie complètement et affirme que la jeune fille s'est frappée elle-même, parce qu'il se refusait à céder à ses demandes.

Elle a crié au secours presque en même temps, ajoute-t-il.

Il résulte de l'enquête que le couteau trouvé sur Voignier n'est pas celui qui a occasionné les blessures. Les plaies ne concordent pas avec la largeur de la lame. D'autre part, les renseignements recueillis jusqu'ici sur ce jeune homme sont excellents.

Voignier n'en a pas moins été provisoirement gardé à la disposition de la justice, jusqu'à ce que Marie Laurent puisse être interrogée de nouveau.

LA GRÈVE DES ALLUMETTES

La grève est aujourd'hui complète dans toutes les manufactures de France. Les ouvriers et ouvrières d'Aix qui ne sont pas encore syndiqués continuent seuls à travailler.

Déjà les paquets de cinq cents allumettes, grande section au phosphore blanc, manquent. Le syndicat prétend qu'il ne restera pas d'allumettes venant de Belgique, il aurait télégraphié aux allumettiers belges, d'empêcher les expéditions en France par tous les moyens.

Hier, à deux heures, a eu lieu, salle Naut, une nouvelle réunion. M. Lavy a expliqué son attitude à la séance de samedi à la Chambre. La continuation de la grève a été votée à l'unanimité. Les rentrées sont nulles. Le calme est complet.

M. Deroy, secrétaire de la Fédération, assistait hier à une réunion à Saintines, ainsi que le délégué de Bordeaux. Un ordre du jour en faveur de la résistance jusqu'au bout a été voté.

LES TRAMWAYS-NORD

Le personnel des tramways-nord s'agitait tout autour. Dans une réunion tenue la nuit dernière, avenue de Saint-Ouen, le Syndicat, nouvellement formé, a donné mandat à son bureau d'aller présenter les revendications du personnel au siège de la Compagnie, aujourd'hui, à dix heures.

Ces revendications comprennent, entre autres, la journée de douze heures, repas compris, et le droit de fumer sur les plates-formes.

175 fr. de vêtements sur mesure, payables 25 fr. par mois à Paris-Londres, 1, bd Bonne-Nouvelle.

MENUS FAITS

M. l'abbé Lenfant, curé de l'Eglise neuve à Saint-Denis, ayant été pris à partie en termes violents par M. Pillot, conseiller municipal, a porté plainte.

Le parquet vient de conclure au renvoi de M. Pillot devant la police correctionnelle. L'affaire viendra le 6 avril.

L'état du bookmaker, victime de la tentative de meurtre de la gare du Nord, est stationnaire. Le blessé a pu prendre, hier, un peu de nourriture, mais les médecins évitent toujours de se prononcer.

M. Bernard, commissaire aux délégations, a arrêté, hier, sur mandat de M. Youraincourt, juge d'instruction, un agent d'affaire, nommé Berthoumieu, ancien receveur de l'enregistrement.

Berthoumieu est poursuivi pour abus de blanc-seing dans le règlement d'une succession.

Une bande de six malfaiteurs qui exploitent spécialement les quartiers de Ménilmontant et du Père-Lachaise a été capturée hier. Le « capitaine », comme il se faisait appeler, un sieur Izoulet, âgé de dix-huit ans, a commis à lui seul vingt-sept vols pendant le mois de mars.

Une bagarre entre chiffonniers a eu lieu, l'avant-dernière nuit, rue du Poteau, à Montmartre. Des coups de revolver ont été échangés sans résultats entre les combattants et les agents. Ceux-ci ont pu opérer deux arrestations.

WILL-FURET

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE. — La Vivandière, opéra comique en trois actes de M. Henri Cain, musique de Benjamin Godard.

Qu'est-ce que la Vivandière ? — Un opéra comique sans dialogue, aux morceaux reliés entre eux par de très sensibles récitatifs. — Est-ce un ouvrage important ? — Non. — Interessant au point de vue musical ? — Non — pas. — Et le poème ? — Un poème du cirque Olympique, une *Ville du régiment* retourné chez Franconi. — L'œuvre est médiocre, en somme ? — Oui, mais de ce genre de médiocre qui fait courir le public. La *Vivandière* sera un grand succès.

Ce pauvre Godard, mort naguère à Cannes sans avoir pu terminer sa partition, était un musicien des mieux doués, d'une belle imagination mélodique, surtout dans le mode élégiaque, et d'un sens harmonique délicat. Son malheur vint d'une facilité excessive à laquelle il s'abandonna et qui l'induisit souvent en stérile abondance. Le théâtre le tenta pour le renom qu'il donne, encore qu'il ne parût pas avoir reçu le don théâtral. Je lui ai entendu soutenir un jour, avec grand sérieux, qu'un compositeur n'a pas à demander beaucoup à son poème et que toute situation lui doit être bonne.

Il ne prouva que trop la sincérité de son indifférence en matière de pièces lyriques en mettant en musique deux fois le même sujet, ou à peu près, avec les *Guelfes* et *Dante*, et en acceptant des livrets aussi médiocres que *Pedro de Zamora* et *Soceyn*. Ses ouvrages dramatiques sont faits, en grande partie, de morceaux de concert, faciles à détacher, dont quelques-uns sont beaux et plusieurs comme improvisés. J'ignore ce qu'il eût écrit par la suite, instruit par l'expérience et ramené à des notions plus justes des actuelles nécessités de l'art. Une seule fois, il a composé un opéra spontanément, à son loisir et sans répondre au désir d'un impresario — en un mot, comme on devrait toujours faire.

Or, cet opéra, les *Guelfes*, n'a été ni représenté, ni, que je sache, publié. Nos directeurs n'ont généralement d'initiative que pour traiter les musiciens en fournisseurs auxquels on fait des commandes livrables à date fixe. Encore se réservent-ils, presque toujours, de leur fournir des poèmes et trop heureux quand ils n'y mettent point la main ! Godard, cependant, lorsqu'il eut entrepris les *Guelfes*, était l'auteur du *Tasse*, c'est-à-dire d'une œuvre considérable et vraiment distinguée, jouée avec éclat dans les concerts. Il avait le droit de se produire à la scène et d'y faire juger ses tendances librement accusées. On l'obligea, comme toute, à travailler

sur mesure. De là, peut-être, cette nuance de dégoût qui se marquait dans sa théorie artificielle, digne d'un dilettante, et qu'il eût à coup sûr répudiée avant longtemps. Nous en avons déjà la preuve en la *Vivandière*.

Où en était cet ouvrage au moment de sa mort ? J'ai ouï dire qu'il en avait achevé tous les morceaux, qu'il se promettait de solidariser par des récitatifs, tout en vaquant à son orchestration. Cette conception est en elle-même assez bizarre. L'époque est passée où l'on pouvait procéder de la sorte. L'œuvre théâtrale, comique ou tragique, doit désormais avoir son unité, autrement dit marcher du même pas que l'action, sans arrêts, sans transitions arbitraires et, tout ensemble, mélodiquement et symphoniquement. Or, qu'il en soit, la mise en œuvre instrumentale et les petites scènes de suture sont du fait de M. Paul Vidal, qui a, d'ailleurs, exécuté ce travail d'une main légère et discrète. Les parties qu'on lui doit figurent, dans la partition, sous des numéros bis. Ainsi s'établit le compte de la collaboration suivant les convenances et selon la justice. Il est inutile d'y insister.

Au lever du rideau, des grenadiers de 1794 arrivent, poudreux, harassés, tambour battant, dans un petit village de Lorraine, que domine un grand château seigneurial. Le manoir est habité par un très dur et très hautain gentilhomme, le marquis de Rieul, et par son fils Georges. Entre les deux, une sourde guerre est déclarée. Le père représente, en toute leur pureté, les idées anciennes ; le fils incline aux idées nouvelles et prétend s'engager parmi les soldats de la république. En outre, il est amoureux d'une petite villageoise, élevée chez le châtelain par charité, la fine et gracieuse Jeanne, qu'il prétend épouser.

A la vue des grenadiers, son cœur s'émeut. Sur son ordre, on apporte à boire et à manger à ces braves. Grande colère du marquis. Il chasse loin de lui le jeune homme, qui court signer son enrôlement sous le simple nom de Georges Jeanne, en larmes, est recueillie par la vivandière du bataillon, Marion, un trésor de bonté brusque, l'adoration des héroïques vœux qui l'entourent. Et là-dessus, en avant, marche ! Au rythme de la couturière chanson de route, nos grenadiers se rendent où les appelle le devoir.

Nous les retrouvons en Vendée au second acte. Georges, en maints rencontres, s'est si bien signalé qu'on a fait de lui un sergent. Jeanne, avec la rude Marion, est comme une fille auprès de sa mère. Il va de soi que M. Henri Cain a pris plaisir à multiplier ici les scènes sentimentales de tout genre, destinées à montrer la naïveté du milieu sous sa naturelle grossièreté. Ce sont les tendresses de la vivandière pour son enfant d'adoption ; c'est l'épisode de Jeannette enseignant à sa protectrice la récitation des prières ; c'est le trait, encore, du soldat Laffeur venant prier Marion de lui lire une lettre de sa vieille mère, où il est parlé de la médaille de la Vierge cousue sous son gilet, et celui du sergent La Balafre, à qui l'on décerne un fusil d'honneur.

Toutes ces sensibleries, passablement rebattues et aussi factices qu'au premier jour, produisent, cependant, leur effet sur la foule. Ajoutez au tableau des défilés, une parade, des exercices et des rataplans ; comme élément dramatique, un seul fait : on va, pour achever l'écrasement des Vendéens, donner l'assaut à un château voisin défendu, depuis peu, par « un vieux fanatique », le marquis de Rieul Georges, qui ne s'en doute pas, se trouvant donc, les armes à la main, en face de son père. La vivandière obtient du capitaine une mission pour le sergent, afin de l'éloigner du combat.

Troisième acte : le château est enlevé ; on amène le marquis prisonnier dans la maison que Marion occupe. Demain matin, on l'exécutera. Georges, brusquement, apprend l'horrible vérité. Que faire ? En cette extrémité, la vivandière, émue aux larmes, n'hésite point : elle favorise l'évasion du hautain gentilhomme et se dénonce ensuite. Mais, par bonheur, à ce moment, les trompettes retentissent ; un message de la Convention consacre la fin de la guerre en accordant l'amnistie aux vaincus, et la toile tombe sur cri : « Vive la nation ! »

Au vrai, nous avons devant nous un mélodrame militaire, tourné en opéra comique. Une action rapide et simple, mais convenue ; des personnages de tradition depuis Marion jusqu'à Jeanne et depuis le marquis jusqu'au grognard La Balafre ; pas mal de fadaïses et quelques trivialités de circonstance ; enfin, brochant sur le tout, l'appel au chauvinisme. Bref, tout, hormis une œuvre d'art. Aussi quel triomphe !

Y avait-il grande musique à répandre sur cette donnée ? Non certes. L'auteur l'a si bien compris qu'il a réduit son rôle à l'indispensable. Sa partition accompagne les scènes au lieu de s'identifier avec elles. Les petits morceaux suivent les petits morceaux. Prière, ariette, berceuse, chanson de marche, chansonnette de bivouac, airs de fifre accélérés au rythme du tambour arrivent à leur tour, l'un chassant l'autre. Les mélodies sont de style courant ; les duos se construisent selon la formule. Une hymne à la liberté, entonné par la vivandière, repris à toute voix par les choristes, éclate, en grosse banalité, à la fin du second acte.

Au troisième, voici des chants joyeux, d'une sonorité moins commune et d'un entrain réel. Puis, tandis que Marion fait évader le marquis, le théâtre reste vide ; un intermède d'orchestre étale ses idées pauvres. Mais faisons halte à cet intermède révélateur. Il trahit le secret de l'œuvre. Le malheureux Benjamin Godard, sentant, pour la première fois en cette *Vivandière*, la nécessité d'être scénique, s'est rallié — qui l'aurait cru ? — à l'esthétique de *Cavalleria rusticana*.

Oui, rien n'est plus certain, l'idéal de M. Mascagni a envahi son esprit, prêt pour de meilleures lumières. Sa musique ne prétend qu'à réhausser les paroles aux endroits mouvementés, d'une enluminure impressionniste. Par exemple, un récit de bataille, crié par Fugère, se développe, tout en râles, sur un crescendo de tambours et de fifres, battant et sonnant la charge. On subit cet effet purement physique et l'on applaudit l'acteur excellent qui le fait valoir. Pourtant, est-ce là mieux que l'adaptation au procédé des mélodrames ?

Si l'on eût joué cette pièce au Châtelet ou à la Gaité, en façon d'œuvre illustrée de musique et non, proprement, d'œuvre musicale, nous n'aurions rien à dire. Il serait compréhensible que le compositeur se fût assigné le rôle secondaire d'accompagnateur. Seulement, nous sommes à l'Opéra-Comique ; nous avons le droit d'être, musicalement, plus exigeants. En matière lyrique, la parole et la musique doivent s'identifier, sans que l'une ou l'autre aient à souffrir. Si le livret de M. Henri Cain commande cet effacement de la partie musicale, c'est qu'il répond mal aux conditions de l'art moderne. Je re-

connais, d'ailleurs, que le musicien aurait pu pousser moins loin le renoncement.

Je vois au dernier acte un madrigal en style amphigourique, extrait par le sergent La Balafre de quelque *Parfait secrétaire des amants* et récité à Marion : « *Ma Zéulbé, je serai ton sultan*. » La parodie ne laisse pas d'être assez comique. Pourquoi fait-il que le comique, comme le tragique de tout à l'heure, provienne de la situation et du verbe seuls, sans que la musique y ajoute rien ?

Où on fasse donc à la *Vivandière* des soirs aussi nombreux que l'on voudra, j'affirme que le principe en est antimusical. Il importe peu que la mélodie soit écrite sur de la prose ou sur des vers ; l'essentiel est que l'action se déroule lyriquement. Le pseudo-réalisme qui apparaît ici par places, au milieu de formes empruntées au vieux répertoire, peut conduire au drame-épique, au drame-éclair, au drame-explosif ; il ne conduit pas au vrai drame lyrique.

Avec le *mascagnisme*, il ne faut pas s'y tromper, nous voyons naître un nouveau malentendu sur lequel nous aurons, avant longtemps, l'occasion de nous expliquer en détail et qui ne saurait nous ramener qu'à l'idéal des mélodrames de *Tazare le père* et de *Gaspardo le pêcheur*. L'école de M. Mascagni, au fond, c'est l'école de M. Artus ressuscitée. Il est possible que ce système, dont le pauvre Godard s'était — partiellement — laissé tomber, aboutisse à un certain théâtre ; ce n'est pas, tout compte fait, à un théâtre de musicien.

Je dois cette justice aux acteurs de la place du Châtelet qu'ils interprètent l'ouvrage dans un bon mouvement et avec intelligence. Mlle Delna est fort intéressante et toujours très en voix dans le personnage de Marion. J'aime beaucoup M. Fugère sous l'uniforme de La Balafre. En Mlle Laisné et en M. Clément, les deux amoureux d'opéra-comique trouvent une agréable incarnation.

M. Mondaud joue avec autorité le rôle très court du marquis et M. Badiali tire parti de celui du capitaine. Les ensembles se meuvent un peu plus librement qu'à l'ordinaire. Il y a même, au troisième acte, une danse à laquelle les chanteurs prennent part et qui a, de ce fait, un appréciable brio d'action. On n'aurait pas fait beaucoup mieux à l'Ambigu, en somme. Contentons-nous, pour aujourd'hui, de ce résultat.

FOURCAUD

LES PREMIÈRES

THÉÂTRE DE L'ODÉON. *Nôl Claire*, comédie en un acte, de Mme Jules Barbier.

D'un sentiment délicat et un peu mystique, la pièce en un acte de Mme Jules Barbier, représentée hier soir à l'Odéon, *Nôl Claire*, est un petit drame sentimental, qui nous ramène au temps des nouvelles honnêtes d'Emile Souvestre et des paysanneries poétiques de George Sand. Orpheline, Claire a été recueillie, élevée, aimée par son oncle et sa tante, et traitée comme la véritable sœur de sa cousine Louise. Le premier garçon de la ferme, André, est son fiancé, et le mariage doit avoir lieu à bref délai. Claire découvre alors que Louise, sa sœur d'adoption, la fille de ses bienfaiteurs, meurt d'amour pour André. Si grand que soit le désespoir que lui cause cette révélation, Claire puise dans sa tendresse pour ses parents la force de se sacrifier.

Elle entrera au couvent, comme son autre tante, Mère Joséphine, et sa résolution est d'autant plus irrévocable qu'elle vient d'apprendre qu'André, dont elle se croyait adorée, aimait Louise en secret. Cette dernière blessure décide de la vocation de ce pauvre cœur endolori. Elle sera religieuse et mourra de chagrin. « On ne meurt pas de chagrin, quand on peut se sacrifier et se consacrer à faire le bien », lui dit Mère Joséphine. Et la sainte femme, évoquant le passé, raconte à la jeune fille qu'elle aussi, autrefois, s'est sacrifiée au bonheur de sa sœur en renonçant à la main de celui qui est à cette heure son beau frère.

Ce petit acte très doux et par instant touchant a été bien joué par Mlles Syma, Wissocq, Mmes Crosnier et Raucourt et par MM. Cornaglia et Chataignié. Le public lui a fait un sympathique accueil.

HECTOR PESSARD.

La Soirée Parisienne

LA VIVANDIÈRE

Benjamin Godard n'a pu, hélas ! assister au succès triomphal de la *Vivandière*. Il n'a pu voir toute une salle se lever frémissante et acclamer son œuvre et ses vaillants interprètes. Mais le souvenir du jeune maître, si tristement et si prématurément enlevé, n'a cessé d'être présent, pendant toute la soirée, parmi la brillante assemblée qui fêta si chaleureusement son œuvre, et critiques, clubmen, femmes élégantes, au milieu des bravos, des bis et des rappels, n'ont pas manqué d'envoyer une pensée émue à la mémoire du pauvre compositeur qui n'a pu jour du fruit de ses derniers efforts.

Mon éminent collaborateur M. de Fourcaud vient de vous analyser l'œuvre. A moi, la besogne plus modeste, mais plus appropriée à mes aptitudes, de vous en décrire les aspects extérieurs.

L'action se passe en Vendée. Au premier acte, nous nous trouvons dans la campagne bretonne, devant la porte du château du marquis de Rieul. Au fond, un moulin à eau, mû par un ruisseau sur lequel est jeté un pont de pierre.

A gauche, l'entrée d'une ferme, dans la cour de laquelle est remise la carriole de la vivandière Marion. Au loin, le paysage se déroule, pittoresque et ensoleillé. Une demi-brigade de l'armée du Rhin vient d'arriver dans le pays, et nous voyons Georges de Rieul, le fils du vieux marquis, s'engager dans les troupes républicaines, suivi de sa fiancée Jeanne, que Marion prend sous sa sauvegarde.

Au deuxième acte, Georges de Rieul est devenu sergent. Sa compagnie, qui vient de se distinguer à la prise de Cholet, arrive prendre ses quartiers dans un enclos abandonné et en ruines. A droite, une mesure à moitié renversée et recouverte de lierre ; à gauche, des ruines perdues dans une épaisse futaie. Au fond, se détachant sur le paysage, un calvaire, séparé de mesures par une route et par un mur écroulé, autrefois percé d'une porte dont on aperçoit encore quelques vestiges. La compagnie de Georges fait son entrée, précédée de ses tambours et de ses fifres.

A signaler un jeune tapin d'une dizaine d'années, que l'on croirait descendu d'une gravure de Raffet. Le capitaine fait former le carré (né pas confondre avec l'excellent chef des chœurs, auquel je saisis cette occasion d'envoyer tous mes compliments), l'excellent Fugère, qui s'est distingué une fois de plus, reçoit un fusil d'honneur. Il chante aussitôt avec une furia superbe un morceau entraînant. *Serrez les rangs*, qu'on lui fait recommencer. Ce fusil d'honneur est assurément un fusil à répétition.

La chante Delna, qui ne veut pas être en reste, divine, en finale, une invocation à la patrie qui lui est également redemandée. Je manque, d'ailleurs, à la promesse que je m'étais faite, en mentionnant ces deux bis. Les bis ont été, en effet, si nombreux, que je ne saurais me permettre, vu la place restreinte dont je dispose, de les énumérer fidèlement.

Au troisième acte, le chef des Vendéens, le marquis de Rieul, est fait prisonnier. Marion a déjà pu empêcher que le fils ne combattît contre le père, mais elle ne peut éviter que Georges n'apprenne que son père va être fusillé. Il a été enfermé dans la propre demeure affectée